Les Actes des Apôtres

Quatrième séquence — chapitres 11 à 15

Transcription de la séance

Ouverture de la séance

CLAUDE BERRUER

Voilà. Bien, je vous propose de commencer. Toute la technique a l'air de fonctionner : je pense que la maison a fait ce qu'il fallait pour remplacer la prise, et en tout cas je suis muni d'une roue de secours si jamais ça nous lâche en cours de route.

Je vous propose finalement trois petites séquences. Je vais d'abord vous montrer ce que je n'avais pas pu vous montrer la dernière fois : cela va nous faire réviser saint Étienne. Ensuite, Thierry aura une ou deux choses à nous dire sur Étienne à Jérusalem — tu nous diras. Nous entrerons alors dans la quatrième séquence des Actes des Apôtres. Et c'est Marie-Elise qui terminera par la présentation d'une œuvre d'art ; on se ménage la surprise pour l'instant.

Où en sommes-nous ?

La dernière fois, c'était il y a bien longtemps, avant les vacances de la Toussaint. J'avais préparé un petit diaporama sur saint Étienne, mais la technique était, ce soir-là, contrariée. Alors je me dis que c'est l'occasion de faire une petite révision avant d'entrer dans la quatrième séquence.

Je vous redis donc où nous en sommes. Nous sommes entrés dans les Actes des Apôtres par les récits de l'Ascension et de la Pentecôte. Nous avons surtout vu Pierre à l'œuvre, avec le discours qui commente la Pentecôte, la guérison de l'impotent à la Belle Porte, et le discours qui commente ce signe de guérison. Puis nous sommes arrivés à une première expansion de la communauté à Jérusalem, qui suscite une première persécution : c'est le martyre d'Étienne, sur lequel nous allons revenir tout de suite en images.

C'est le martyre d'Étienne qui déclenche la diaspora d'une partie de la communauté, notamment vers la Samarie : c'était notre deuxième séquence. C'est conforme au plan que Luc annonce au début des Actes : annoncer la Parole à Jérusalem, en Judée et en Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. Nous avons suivi en Samarie notamment Philippe, qui baptise l'eunuque de la reine Candace. Nous avons vu aussi des signes opérés par Pierre et par Jean. Et nous avons assisté à ce même mouvement de persécution qui entraîne le départ de Paul vers Damas, et donc à la conversion, à la vocation de Paul sur le chemin de Damas.

Nous avons donc vu Paul à deux reprises : au martyre d'Étienne, où le récit des Actes nous dit que les bourreaux lui demandent de garder leurs vêtements, puis sur le chemin de Damas. Nous allons maintenant, à partir de ce soir, le suivre dans ses voyages missionnaires. Mais auparavant, nous sommes restés avec Pierre, puisque nous nous sommes longuement arrêtés sur le baptême et l'effusion de l'Esprit autour du centurion Corneille — comme s'il fallait que Pierre, à qui le Christ a confié son Église, soit le premier à baptiser un païen, avant que Paul ne puisse le faire de façon beaucoup plus systématique dans tant de villes de l'Empire gréco-romain.

Retour sur saint Étienne dans la cathédrale de Bourges

En tout cas, c'est le martyre d'Étienne qui déclenche la diaspora. C'est le premier martyr de l'histoire de l'Église — du moins d'après les sources dont nous disposons —, ce qu'on appelle le protomartyr. Du coup, des cathédrales ont pris assez tôt le patronage d'Étienne, et c'est au fil de l'histoire qu'on a plutôt donné aux cathédrales le patronage de Marie, de Notre-Dame. Vous avez encore une petite dizaine de cathédrales qui ont conservé le vocable de saint Étienne. Je vous l'avais dit, je vais passer rapidement sur notre cathédrale.

Le portail Saint-Étienne

Étienne est d'abord présent sur l'un des cinq portails de la façade occidentale, en trois registres. Au premier registre, vous avez l'élection des Sept, dont Étienne. Puis, assez rapidement — l'histoire va vite —, on voit les bourreaux qui commencent à préparer les pierres pour le martyre. Au deuxième registre, vous avez la lapidation d'Étienne, qui reçoit immédiatement la couronne des martyrs.

[Interruption : réglage du micro et de la sonorisation pour le fond de la salle et pour l'enregistrement.]

Voilà. Donc là, vous voyez les bourreaux qui lancent les pierres, et c'est là que vous avez Paul, dans un petit coin du portail — vous pourrez aller lui rendre visite —, en train de recueillir les habits des bourreaux. Et comme nous avons vu dans le récit qu'Étienne contemplait le Christ dans les cieux, vous avez, dans le haut du tympan, le Christ.

Le vitrail de la vie de saint Étienne

Vous avez ensuite, dans le déambulatoire cette fois, dans l'une de ces petites chapelles — la première à droite de la chapelle axiale —, une vie de saint Laurent et de saint Étienne, puisque nous allons le revoir : je vous avais expliqué que les deux martyrs étaient associés.

Vous avez là le vitrail de saint Étienne, un peu refait au XIXe siècle dans sa partie basse, mais qui est vraiment de facture médiévale. Vous avez à nouveau l'institution des Sept — je recule, pardon —, puis Étienne qui enseigne, Étienne qui fait l'aumône — vous

le voyez avec des pièces d'or qu'il est en train de distribuer —, et Étienne qui comparaît devant le grand prêtre : c'est le début du procès.

Voici les bourreaux qui préparent leurs pierres : ils en ramassent un certain nombre, les mettent dans leur grand tablier, et ils entraînent Étienne, que vous retrouvez sur la droite, en dehors de la ville, puisque les lapidations se font évidemment à l'extérieur des enceintes. Puis, cette fois largement représentés sur toute la largeur de la verrière, les bourreaux qui plient leurs manteaux et viennent les remettre à Paul. Vous avez la lapidation, puis l'âme d'Étienne — c'est traditionnel —, sous la forme d'un petit personnage, qui est entraînée vers les cieux et va à la rencontre du Christ. Voilà donc ce vitrail du déambulatoire, à droite de la chapelle axiale.

Les reliques d'Étienne et de saint Ursin

Je vous avais ensuite évoqué la question des reliques d'Étienne, qu'on dit apportées à Bourges par l'évêque saint Ursin. Vous avez cela sur un deuxième portail de la façade occidentale. Je ne vous en montre pas le détail, mais on y voit Ursin qui fonde la cathédrale et qui porte les reliques d'Étienne.

Je vous avais dit aussi que ces reliques avaient eu une histoire un peu compliquée. Elles ont été dispersées pendant la Révolution. Les reliques de saint Ursin n'étaient pas à la cathédrale, elles étaient dans la collégiale Saint-Ursin. Cette collégiale se trouvait au chevet de la cathédrale : vous en voyez encore quelques ogives sur une façade de la place ; il y a une assez belle maison sur la droite quand on regarde la cathédrale, où l'on distingue encore dans la façade des dessins d'ogives. C'est de ce reliquaire que le diocèse de Bourges avait donné quelques ossements au diocèse de Blois. Si bien qu'après la perte des reliques au moment de la Révolution, l'évêque de Blois, plus tard, à la demande du cardinal Lefebvre, accepta de rendre quelques fragments de saint Ursin à la ville de Bourges. Vous voyez ici la châsse, restaurée au moment du synode par Mgr Plateau, que vous trouvez exposée, elle aussi, dans le déambulatoire.

Le vitrail de l'Invention des reliques de saint Étienne

J'en arrive à vous raconter une nouvelle fois l'histoire des reliques de saint Étienne, dont on trouve le récit dans cette compilation qu'est *La Légende dorée*. La *Légende dorée* n'était pas forcément encore écrite au moment où la cathédrale a été construite, mais elle compile un certain nombre de récits qui étaient en circulation, et donc à la disposition des maîtres verriers lorsqu'ils composaient leurs verrières. Dans la compilation de Jacques de Voragine, ce dominicain archevêque de Gênes, il y a quand même des sources. Le prêtre Lucien, qui va partir à la recherche des reliques de saint Étienne, a écrit une lettre qui a été intégrée dans une œuvre de saint Augustin. On a trouvé aussi un texte plus tardif à Byzance. Nous sommes donc vraiment au croisement de la légende et de l'histoire.

Le vitrail des reliques de saint Étienne est un vitrail du déambulatoire ; il n'est pas dans une petite chapelle. Vous allez côté nord : le premier vitrail, c'est Lazare et le mauvais riche ; vous avez une petite chapelle ; puis le deuxième vitrail, celui de l'Invention des reliques de saint Étienne. Cela ne veut pas dire qu'on les a inventées : le mot est formé sur le latin *invenire*, qui veut dire « trouver ». C'est l'histoire qui nous raconte comment on a retrouvé les reliques d'Étienne.

Vous savez sans doute que la plupart des vitraux ont été offerts par des confréries. Ce vitrail d'Étienne, qui en est une assez belle représentation, a été offert par la confrérie des fontainiers, les porteurs d'eau. Il faut dire qu'à Bourges, il n'y avait pas de puits dans toutes les maisons, et qu'il fallait donc alimenter en eau un certain nombre de maisons qui en étaient privées.

Nous n'allons pas revenir dans le détail, mais vous avez une première scène où le prêtre Lucien — le maître verrier nous aide, c'est écrit au-dessus — reçoit en songe la visite de Gamaliel, dont le nom est aussi écrit au-dessus. Dans les Actes, on lit simplement que l'on vient chercher le corps d'Étienne, sans que personne soit nommé. Mais dans cette histoire, on nous dit que c'est Gamaliel qui a déposé le corps d'Étienne dans son tombeau familial, avec Nicodème et son propre fils, à lui Gamaliel. C'est ainsi que c'est raconté dans la *Légende dorée* : dans la vision, Gamaliel apparaît avec trois corbeilles, que vous voyez là, dont les couleurs ont dû être un peu refaites au cours de l'histoire. L'une représente le tombeau d'Étienne, l'autre celui de Gamaliel et la troisième celui de Nicodème. On nous raconte que la dépouille d'Étienne avait d'abord été abandonnée aux bêtes féroces, mais que Gamaliel a ensuite recueilli le corps pour lui donner une sépulture digne. Tout cela n'est pas dans les Actes des Apôtres.

Lucien court donc à Jérusalem raconter sa vision à l'évêque, qui s'appelle Jean, *Johannes*, et cet évêque lui demande de retrouver les reliques d'Étienne. On fait des recherches, on ne trouve rien. Heureusement, il y a un ermite — c'est un peu plus long à raconter — qui vient expliquer où se trouve le corps du saint. On retrouve le tombeau du saint. L'évêque Jean est là, avec sa crosse. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'à l'intérieur même du tombeau il y a déjà un reliquaire : la livraison est faite en bonne et due forme ! Il n'y a plus qu'à l'installer dans l'église qui convient. Ce qui est fait : on nous dit que les reliques d'Étienne sont installées dans l'église de Jérusalem où saint Étienne avait rempli les fonctions d'archidiacre. Je vous l'avais déjà dit la dernière fois : pour qu'Étienne ait rempli des fonctions d'archidiacre dans une église de Jérusalem, il faut quand même un peu d'imagination, parce qu'il ne devait pas y avoir beaucoup d'églises à Jérusalem trois années après la mort du Christ.

Les reliques d'Étienne produisent des miracles. Vous voyez là les nuages qui vont faire tomber l'eau qui manquait : Étienne aide à triompher de la sécheresse.

Puis nous arrivons à la partie la plus romanesque de l'histoire, avec ce sénateur de Constantinople nommé Alexandre, qui vient à Jérusalem, qui a une grande dévotion pour

Étienne et qui se fait aménager une place dans son tombeau. Ce sénateur et Étienne sont donc inhumés dans le même tombeau. Voilà que son épouse Julienne veut retourner à Constantinople et transférer le corps de son défunt mari. Mais, par hasard ou par subterfuge, elle se trompe, et c'est le corps d'Étienne qu'elle emporte. On le charge dans une charrette tirée par une mule. Les diables s'en mêlent : vous voyez là, sur la route, un démon qui essaie d'empêcher le chariot d'avancer. Et lorsqu'il s'agit de traverser la mer, il y a une tempête redoutable, dont le bateau va se sortir grâce à l'intercession d'Étienne.

Les reliques arrivent donc à Constantinople : elles ont été transférées de Jérusalem à Constantinople. Julienne, la femme d'Alexandre, annonce à l'empereur l'arrivée des reliques. Mais voilà que la fille de l'empereur, qui est à Rome, tombe malade, possédée par un esprit, et prétend que seules les reliques d'Étienne peuvent la délivrer de cette possession. Cette fois, on va donc transporter les reliques d'Étienne de Constantinople à Rome. L'empereur a négocié avec l'Église, qui s'est réunie — puisque ce sont des choses importantes —, non pas pour un simple transfert de reliques, mais pour un échange : on voudrait transporter Étienne à Rome, mais récupérer Laurent à Constantinople.

Seulement, les cieux en ont décidé autrement. Lorsqu'on arrive devant le tombeau de Laurent à Rome, le chariot ne veut plus avancer, voyez, malgré les hommes qui fouettent ces pauvres mules. On découvre alors que saint Laurent désire être inhumé aux côtés d'Étienne. On lit ceci dans la *Légende dorée* :

> *Au moment où les Grecs voulurent mettre la main sur le corps de Laurent pour l'emporter, ils furent soudain précipités à terre, et malgré les prières du pape Pélage, ils moururent quelques jours après.*

On va donc laisser le corps d'Étienne près de celui de Laurent. Ce qui explique que, dans la plupart des représentations, les deux personnages, Laurent et Étienne, soient toujours associés.

Le vitrail Renaissance de saint Laurent et de saint Étienne

C'est ce que l'on retrouve dans la dernière évocation un peu développée d'Étienne dans la cathédrale de Bourges, un vitrail du XVIe siècle cette fois. Vous continuez dans la cathédrale : vous étiez dans le déambulatoire, vous faites le tour et repartez vers le sud, côté mairie ; c'est le vitrail de la dernière chapelle, à proximité de l'horloge astronomique.

Là, nous avons changé d'époque : nous ne sommes plus devant un vitrail médiéval, mais devant un vitrail du XVIe siècle. Nous sommes passés de la petite scène qui raconte une histoire à une forme de tableau : nous sommes à la Renaissance. C'est un vitrail que l'on doit à Lécuyer ; il y a aussi des vitraux du même maître verrier dans l'église Saint-Bonnet. Vous avez là vraiment deux vies parallèles, puisqu'on a dans un premier registre la vie de saint Laurent et dans un deuxième registre la vie de saint Étienne.

Pour la vie de saint Laurent, voyez, nous sommes vraiment au XVIe siècle : vous voyez là le Panthéon de Rome. Vous voyez le déplacement : saint Laurent, qui est un personnage de l'Antiquité, est placé dans le contexte de la Rome de la Renaissance. Vous voyez là saint Laurent en dalmatique bleue, en diacre — un diacre bien mis, avec des revers dorés —, qui porte une belle bourse, parce qu'il va évidemment faire l'aumône. Saint Laurent est ensuite martyrisé : il est entre ses bourreaux, et vous avez même l'empereur à l'arrière-plan, qui veille à l'exécution. Entre-temps, il a baptisé son gardien, ce qui nous rappelle des scènes des Actes des Apôtres. Vous savez que saint Laurent finit sur un gril : vous le voyez couché sur le gril, avec un bourreau qui active le feu avec un soufflet et un autre qui ramène les braises avec une fourche. On a même sadiquement disposé ici une bassine d'eau fraîche que le pauvre Laurent ne peut pas atteindre. Et vous voyez qu'au fur et à mesure que la vie de Laurent est mise en péril, l'architecture tombe en ruine : la mort du martyr correspond à une espèce de destruction de la ville.

Nous passons au deuxième registre, et là, c'est Étienne. Voici l'institution des Sept. Étienne est encore mieux vêtu que Laurent : voyez un peu les broderies de sa dalmatique. On lui présente les veuves, puisque les Sept ont été institués pour le service des tables auprès des veuves, qui se plaignaient qu'on ne s'occupait pas suffisamment d'elles. Là encore, nous sommes dans un décor de la Renaissance. Vous avez ensuite l'arrestation d'Étienne : les gardes ne sont pas loin, et les religieux juifs l'accusent, le livre à la main, de ne pas respecter la Torah, dans un paysage un peu campagnard. Si vous allez voir le vitrail, vous repérerez même, dans cette petite grotte, un cerf. Vous avez aussi un berger, qui a l'air adossé au rocher. Nous sommes donc dans un paysage champêtre. C'est le martyre d'Étienne, et vous voyez que là aussi l'architecture se détruit, comme pour saint Laurent. Étienne aperçoit en haut du vitrail la figure du Christ. Et voici les notables juifs qui viennent recueillir le corps d'Étienne — peut-être Gamaliel.

Les instruments de la Passion

Tout en haut, vous avez une très belle évocation — c'est une représentation magnifique, assez sophistiquée — des instruments de la Passion. Nous avions vu en effet que, dans le récit du martyre d'Étienne, Étienne était configuré au Christ et participait, par son martyre, à la Passion du Christ.

Vous repérez le voile de sainte Véronique, évidemment ; le calice qui a recueilli le sang du Christ ; la lance ; le bâton au bout duquel on a mis l'éponge imbibée d'eau vinaigrée ; la couronne d'épines ; le fouet de la flagellation ; la paire de tenailles pour arracher les clous de la croix. Vous avez même le coq de saint Pierre. Et sans doute ici une évocation du lavement des pieds, avec l'aiguière, le linge et le bassin pour recueillir l'eau. C'est une très belle évocation : quand vous êtes au portail du Jugement dernier, vous avez aussi les instruments de la Passion, mais les sculpteurs se sont contentés de représenter la lance, la couronne d'épines et les clous. Ici, il y a vraiment un grand travail de recherche de la part du maître verrier.

Étienne dans les verrières hautes

Enfin, les derniers lieux de présence d'Étienne, je vous l'avais dit : il y a la grande verrière — la diapositive n'est pas très bonne — où vous avez une Annonciation un peu cachée par le grand orgue. Vous voyez au moins les ailes de Gabriel, Marie qui est par ici, Ursin, et de l'autre côté Étienne. J'en ai trouvé une meilleure représentation, où il présente l'église à Marie, la Marie de l'Annonciation. Et vous avez la même représentation — je n'en ai pas trouvé la diapositive — dans la verrière du haut du chœur : on y retrouve à nouveau Marie et Étienne qui lui présente l'église.

Voilà ce que j'aurais dû vous montrer la dernière fois. Attendez le printemps pour retourner dans la cathédrale, mais cela vaut la peine de faire une petite déambulation autour de la figure de saint Étienne.

Le programme de la séance : chapitres 11 à 15

Nous allons maintenant arriver à des choses moins drôles, sans images. Nous nous sommes calés aujourd'hui sur les chapitres 11 à 15. C'est-à-dire que nous allons clore l'évangélisation de la Samarie et aller vers le premier voyage de Paul. Il y a trois voyages ; nous verrons le deuxième et le troisième la semaine prochaine. Puis il y a un dernier voyage, qui n'est pas missionnaire : le transfert de Paul de Césarée à Rome, en passant par l'épisode du naufrage à Malte. Et nous allons terminer aujourd'hui par ce qu'on appelle le concile de Jérusalem, qui est finalement le premier échange de l'Église naissante autour de l'ouverture aux païens.

Mais je m'aperçois que je n'ai pas donné la parole à Thierry. On fait un petit retour sur Étienne à Jérusalem ?

Saint Étienne à Jérusalem

THIERRY BOUSSIER

C'est ça, merci. Ce sera très court. Il se trouve que je suis allé plusieurs fois à Jérusalem, et à Jérusalem vous avez effectivement une église Saint-Étienne — une basilique même —, qui se trouve dans l'enceinte de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem. C'est un établissement créé au XIXe siècle par les dominicains, qui fonctionne comme une école internationale de formation biblique. C'est là que la Bible de Jérusalem a été traduite. Et l'École est aussi en lien avec la République française.

J'ai visité une fois cette basilique avec un dominicain, qui m'a montré quelque chose d'intéressant. Cette basilique est relativement récente, mais elle a été construite sur une ancienne église qui remonterait au IIIe siècle. De cette église, il reste une mosaïque, qui recouvrait à l'époque l'ensemble de l'édifice et qui retrace le martyre de saint Étienne. Les

dominicains, qui sont en général des gens assez savants, pensent que cette église du IIIe siècle a vraisemblablement été bâtie sur l'endroit où saint Étienne a été martyrisé.

Concrètement, cette église se trouve à quelques centaines de mètres des remparts de Jérusalem. Les remparts actuels sont bien postérieurs à l'époque de Jésus, mais on peut penser que, grosso modo, la périphérie de la ville se situait à peu près au même emplacement. Donc, si vous avez l'occasion d'aller à Jérusalem, faites un petit détour par l'École biblique et archéologique française : cela vaut la peine. Il y a des étudiants toute l'année ; l'École a un site internet en français, et l'on peut visiter l'église. Après, tout le monde n'a pas forcément la chance que j'ai eue d'avoir accès à cette mosaïque, qui est recouverte, cachée.

CLAUDE BERRUER

Voilà : pour commencer, la cathédrale de Bourges — ça, c'est pour le printemps, quand il fera plus chaud —, et puis, avant l'été, pour ne pas avoir trop chaud, vous filez à Jérusalem !

Entrer dans les « actes de Paul »

Je reviens aux Actes. Nous allons aujourd'hui commencer à entrer plus précisément dans le compagnonnage de Paul. Nous avions dit dans l'introduction que Luc écrivait à peu près à la même époque que Plutarque, qui avait écrit des *Vies parallèles* — par exemple César et Alexandre. Les Actes, ce sont un peu les vies parallèles de Pierre et de Paul. Nous avons surtout commencé par les actes de Pierre — nous en verrons encore un ou deux épisodes aujourd'hui. Puis Pierre va quitter la scène, et nous allons vraiment entrer dans les actes de Paul.

Quelques lectures sur saint Paul à la bibliothèque

J'en profite pour vous redire que la bibliothèque ne manque pas d'ouvrages sur saint Paul. Le père Cothenet a été un traducteur de Paul dans la Traduction œcuménique de la Bible (TOB). Allez donc visiter la bibliothèque, regardez ce qu'il y a. Je vous ai mis des choses un peu variées à l'écran.

Si les ouvrages un peu complexes vous font peur, vous pouvez relire un vieux classique : le livre d'Alain Decaux, *L'Avorton de Dieu*. C'est un récit, qui se lit quasiment comme un roman, mais qui est assez juste historiquement.

Je ne peux évidemment pas ne pas vous parler de l'ouvrage du père Cothenet sur saint Paul, récemment réédité, qui est vraiment d'une très grande qualité et très lisible. On garde parfois le souvenir d'un père Cothenet un peu complexe dans ses approches ; là, c'est vraiment extrêmement lisible, et très complet.

Je vous avais parlé du gros livre de Daniel Marguerat sur les Actes des Apôtres. Il en a écrit un plus court, *Paul de Tarse* — vous voyez le sous-titre : *L'enfant terrible du christianisme*. C'est un ouvrage assez bien fichu, lui aussi.

Si vous êtes intéressés par la précision historique et par le lien entre le travail des archéologues, la biographie de saint Paul, ce que disent les Actes et ce que disent les Épîtres, vous avez cet ouvrage de Simon Légasse, *Paul apôtre*, qui croise vraiment les sources pour essayer de faire la part de ce que l'on peut vraiment établir, de ce qui reste aléatoire et de ce qui est plus proprement légendaire.

Vous avez un prêtre de la Mission de France, Jean-Marie Ploux, qui a publié il y a un an ou deux un ouvrage récent, *Paul ou la subversion chrétienne*. Vous savez, la Mission de France est un diocèse un peu particulier : il a son siège dans l'Yonne, mais ses prêtres sont mis à disposition des diocèses français qui en font la demande. Ce sont des prêtres très interrogés par l'ouverture de l'Église, par ce que le pape François appelait les périphéries. L'approche de Jean-Marie Ploux, comme prêtre de la Mission de France, porte donc sur la façon dont Paul sort du judaïsme traditionnel et de l'Église de Jérusalem pour aller à la rencontre de la diversité.

Il y avait eu aussi, il y a quelques années, deux gros ouvrages dirigés par Mgr Doré — qui était d'ailleurs venu les présenter à Bourges avec le père Cothenet. L'un porte sur Jésus, l'autre s'intitule *Après Jésus. L'invention du christianisme*. Vous y trouvez une centaine de pages consacrées à saint Paul : c'est une bonne synthèse, très lisible et très accessible.

Vous avez aussi toute la mine des *Cahiers Évangile* : *Saint Paul en son temps*, qui est encore une publication du père Cothenet ; *Paul, le pasteur*, de Pierre Debergé, ancien recteur de la Catho de Toulouse — une théologie de l'Église. Je vous en ai mis deux, mais vous avez un ou plusieurs *Cahiers Évangile* par épître de Paul.

Donc, entre votre visite de la cathédrale et votre visite de Jérusalem, vous avez quelques propositions de lecture à la bibliothèque. Le père Cothenet était très attentif à ce qui sortait sur saint Paul : vous y trouverez donc aussi des trésors.

Antioche de Syrie (Actes 11)

J'en arrive au texte des Actes, chapitre 11. Nous revenons à la diaspora, après la question du baptême de Corneille et les comptes que Pierre a dû rendre à Jérusalem pour expliquer son attitude.

On ne nous donne pas de détails, mais on nous redit que la diaspora traverse la Phénicie, l'actuel Liban. On nous parle de Chypre — nous allons évidemment en reparler avec Paul — et d'Antioche de Syrie, qui est aujourd'hui une ville turque, à la frontière de la Syrie et de la Turquie.

Antioche, capitale orientale de l'Empire

Il faut toujours dire « Antioche de Syrie », parce que, pour nous compliquer la vie, il y a aussi une Antioche de Pisidie, où Paul va aller. La Pisidie, c'est le centre de la Turquie, les hauts plateaux de l'Anatolie.

Antioche, c'est la capitale orientale de l'Empire. C'est une grande ville construite sur un fleuve qui débouche sur la mer, avec un port, Séleucie : Antioche n'est pas directement sur la mer. C'est donc de Séleucie que Paul partira lorsqu'il voyagera en bateau. C'est la troisième ville de l'Empire romain après Rome et Alexandrie. Elle a été fondée par Séleucos, un lointain héritier d'Alexandre le Grand, d'où le nom du port, Séleucie.

Il y a une importante colonie juive, puisque Séleucos avait distribué des terres à des soldats vétérans juifs, et l'archéologie confirme qu'il y avait un quartier juif et plusieurs synagogues. Nous ne sommes quand même pas très loin de Jérusalem : il faut s'y rendre par la route, mais c'est possible. Ces juifs restent en lien avec Jérusalem, parce qu'on descend vers le sud, vers Jérusalem, à l'occasion des grands pèlerinages — des Tentes, de la Pâque, etc.

Nous allons aussi retrouver dans les Actes la question de la collecte pour le Temple de Jérusalem. Les juifs ont obtenu de l'Empire un certain nombre de privilèges — même s'il y a des moments où c'est plus compliqué : d'une part, pouvoir vivre leur culte dans les synagogues et ne pas rendre de culte à l'empereur, ce qui est plus problématique ; et surtout, lever un impôt pour le Temple de Jérusalem. C'est vraiment un effort de la part de l'occupant, qui a tout intérêt à ramasser le maximum d'impôts. Nous allons voir Paul participer à deux reprises à la collecte pour Jérusalem, et au fur et à mesure qu'il fondera des Églises nouvelles, ce qui se faisait à l'origine pour le Temple va s'étendre aux Églises chrétiennes.

La fondation de l'Église d'Antioche et la mission de Barnabé

Nous arrivons donc à la fondation de l'Église d'Antioche. Les juifs de la diaspora ont dû commencer à parler du Christ : il n'y a pas que Paul qui ait parlé du Christ à des juifs dans les synagogues, il y a aussi d'autres juifs de la diaspora. Un certain nombre de juifs reconnaissent en Jésus le Messie, et il se forme un embryon d'Église chrétienne. Il y en a peut-être même un assez grand nombre, parce que Luc — mais peut-être exagère-t-il — nous parle à deux reprises d'une foule considérable. Y a-t-il autant de convertis ? Ce n'est pas très sûr. Mais en tout cas, il y en a suffisamment pour que cela intéresse l'Église de Jérusalem, qui se demande si ce qui se passe est — je ne veux pas dire « orthodoxe », ce serait malvenu — en tout cas bien conforme à ce que l'Église de Jérusalem veut proposer aux Églises naissantes.

On envoie donc de Jérusalem une sorte de contrôleur, et c'est à Barnabé qu'on s'adresse. Barnabé, nous l'avons déjà rencontré deux fois, et il va être le compagnon de Paul pour son premier voyage. Nous l'avons vu, si vous vous souvenez, au moment où

s'installe la première communauté chrétienne, avec l'importance donnée au partage fraternel : on nous dit que Barnabé vend un champ et en donne la totalité du produit à la communauté naissante, tandis que le couple Ananie et Saphira en cache la moitié et en subit les conséquences. Et c'est Barnabé qui, lorsque Paul vient à Jérusalem après le chemin de Damas, rassure la communauté de Jérusalem, qui craint que ce Paul ne soit toujours un persécuteur déguisé.

C'est donc Barnabé qu'on envoie à Antioche. Barnabé, c'est « celui qui encourage ». C'est bien ce qu'il va faire à Antioche : c'est à la fois de l'accompagnement et du contrôle. Mais ce qui est intéressant, c'est que Barnabé ne va pas vouloir travailler seul. Peut-être se rappelle-t-il que Jésus a toujours envoyé ses disciples deux par deux. Et dans la loi juive aussi, on se souvient que pour attester la véracité d'un fait, il faut deux témoins, jamais un seul. De la même façon, Paul ne partira jamais en mission tout seul : il sera avec Barnabé, il sera avec Silas. On ne trouvera Paul seul qu'un tout petit instant — nous y reviendrons la semaine prochaine —, quand il sera à Athènes, parce que Silas n'aura pas encore eu le temps de le rejoindre.

Voilà donc comment Paul, qui avait quitté Jérusalem dans des conditions un peu difficiles — il ne faisait pas l'unanimité, et on l'avait renvoyé chez lui, à Tarse —, est rejoint par Barnabé, qui va le chercher. Paul arrive à Antioche ; il y restera un certain temps, et c'est d'Antioche que partiront les voyages missionnaires.

La famine et la collecte

On nous dit qu'il y a beaucoup de monde à Antioche : il y a des docteurs, des spécialistes de la Loi, et des gens qu'on appelle des prophètes, qui sont sans doute ceux qui se livrent à la prédication. L'un de ces prophètes, qu'on nous nomme, Agabus, annonce une famine. Il y a bien eu une famine sous l'empereur Claude, dont les dates correspondent à peu près à l'année où Paul et Barnabé sont à Antioche. On connaît le souci de Luc historien d'inscrire l'action de Pierre et de Paul dans l'histoire de l'Empire gréco-romain. Les dates sont approximatives, mais en tout cas il y a bien eu une famine, et comme il y a famine, il faut faire une collecte pour être solidaires entre Églises. Paul et Barnabé vont rassembler la collecte et devoir repartir à Jérusalem pour en remettre le fruit. Voilà donc la fondation de l'Église d'Antioche, et ce va-et-vient entre Antioche et Jérusalem.

Du monde rural aux grandes cités

Ce qu'il faut mesurer là aussi, c'est la petite bascule qui s'opère dans l'histoire de l'Église naissante par rapport au temps du Christ. Le Christ s'exprime dans le monde rural : beaucoup de ses paraboles sont empruntées au monde rural. Paul, lui, est un citadin. Il est né à Tarse, et il va aller fonder des Églises dans les grandes villes. Ce n'est pas un rural, Paul. Quand vous regardez son style, il n'y a aucune image agricole ; ses

images sont plutôt celles du bâtisseur, de l'architecture, de la pierre d'angle. On sent bien là la culture d'un urbain, habitué à la construction.

Il se produit donc une bascule. Le christianisme naît plutôt en milieu rural, du côté du lac de Tibériade ; Jérusalem est une petite ville. Il va passer dans les grandes cités de l'Empire gréco-romain, et finalement aussi dans les grands centres de la pensée grecque. C'est Marguerat qui emploie un terme compliqué : il nous dit que se joue là, à partir d'Antioche, un processus de « transculturation » des catégories juives vers les catégories de la pensée grecque. C'est vraiment à partir d'Antioche que l'Église va s'ouvrir au monde grec.

La dernière délivrance de Pierre (Actes 12)

Paul et Barnabé retournent donc à Jérusalem. Et voilà que Paul disparaît à nouveau du récit avec Barnabé, parce que nous allons avoir un dernier épisode concernant Pierre : une dernière arrestation et une dernière délivrance miraculeuse. C'est le dernier épisode significatif concernant Pierre. Nous le retrouverons un tout petit peu au concile de Jérusalem, mais pas beaucoup plus, puis il disparaîtra complètement d'un récit qui ne nous dit pas comment Pierre passe de Jérusalem à Rome, et ne nous dit rien non plus du martyre de Pierre, pas plus que de celui de Paul.

Ce qui est intéressant, si vous reprenez le texte, c'est que ce récit de l'arrestation et de la délivrance de Pierre est écrit en correspondance à la fois avec le récit de l'Exode et avec le récit de la Résurrection.

Un récit en écho à l'Exode

Si vous lisez le texte, vous verrez que, comme dans l'Exode, nous sommes dans un contexte de persécution. C'est un Hérode qui est au pouvoir. Il y a eu Hérode le Grand, il y a eu Hérode Antipas, et là nous en sommes à Hérode Agrippa, qui n'est pas moins sanguinaire que ses prédécesseurs. C'est donc une nouvelle vague de persécution, et la deuxième victime, après Étienne, c'est Jacques.

Il s'agit de Jacques, le frère de Jean et le fils de Zébédée : c'est le Jacques de Compostelle, Jacques le Majeur. Ce qui nous complique la vie, c'est que parmi les apôtres il y a Jacques le Majeur et Jacques le Mineur — l'un fils d'Alphée, l'autre fils de Zébédée —, et qu'il y a ensuite le personnage de Jacques dit « frère du Seigneur », sans doute un cousin, qui sera le premier évêque de Jérusalem. Il y a donc trois Jacques. Celui qui est mis à mort ici, c'est Jacques le Majeur.

On nous dit que le verbe utilisé est le même que dans l'Exode : c'est le tyran qui maltraite le peuple. Ensuite, nous sommes à la Pâque, comme dans l'Exode : le récit nous dit que c'étaient les jours des Azymes. Puis vous avez un ange du Seigneur qui vient libérer Pierre, comme l'ange guide le peuple pendant l'Exode. Lors de la venue de l'ange

— vous reprendrez le texte —, le cachot est inondé de lumière, ce qui évoque évidemment la nuée qui guidait le peuple, cette nuée obscure le jour et lumineuse la nuit, que l'on voit tout le temps, comme la présence permanente de Dieu. Et l'ordre de l'ange à Pierre, « Mets ta ceinture et chausse tes sandales », c'est directement le récit de l'Exode, lorsqu'il est demandé aux Hébreux de partir.

Un récit en écho à la Résurrection

Évocation de l'Exode, donc, et évocation de la Résurrection. Nous sommes à Pâques, nous l'avons dit. Pierre est lié par deux chaînes, comme s'il était pris dans les liens de la mort : la prison est une évocation du tombeau. Pierre va sortir du tombeau, guidé par l'ange, dans la lumière de la prison, comme le Christ sort de son tombeau.

Vous avez aussi un épisode qui nous rappelle celui des femmes au tombeau. Pierre arrive, nous dit le texte, à la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc : c'est Marc l'évangéliste, qui va accompagner Paul dans un de ses voyages. Pierre y est d'abord accueilli par une femme dont on nous donne le nom : c'est une servante, Rhodè. Rhodè, c'est la rose — *rhodon*, en grec, ce sont les roses. Elle le reconnaît, et quand elle va le dire aux autres disciples, ils disent qu'elle délire. Cela nous rappelle bien l'incapacité des disciples à croire les femmes qui viennent annoncer la Résurrection en revenant du tombeau. Et quand ils le reconnaissent, ils sont stupéfaits.

Vous voyez que nous avons déjà là une lecture typologique : on raconte un épisode en s'appuyant sur un autre épisode. C'est la sortie de Pierre. Luc ne nous raconte pas la mort et le martyre de Pierre, mais là, Pierre sort quasiment triomphalement, comme conduisant l'Exode et comme suivant les pas du Christ ressuscité. C'est vraiment la sortie triomphale de Pierre. Nous aurons à peu près le même phénomène pour Paul avec le naufrage à Malte : Paul va échapper miraculeusement à la mort, dans une espèce de récit de résurrection qui est sa vraie sortie du récit, plutôt que de finir sur sa mort et son martyre.

La mort d'Hérode

On revient ensuite à l'histoire impériale. Après le martyre de Jacques, Hérode est retourné dans sa résidence de Césarée — Hérode le Grand avait construit à Césarée une résidence d'été absolument somptueuse. Il y a eu des conflits entre Hérode et les villes de Tyr et de Sidon ; la paix est retrouvée, on veut lui rendre hommage. Le récit nous raconte alors qu'Hérode apparaît en habit somptueux à la tribune de son palais, au point que le peuple crie : « C'est un dieu qui parle, ce n'est pas un homme ! » À ce moment-là, Hérode est frappé par le Seigneur et meurt sur le coup ; on nous dit même que les vers vinrent le dévorer. Voyez cette opposition entre la sortie triomphale de Pierre, signe du pouvoir spirituel, et le signe de l'échec du pouvoir temporel.

Un tournant dans les Actes

Ce chapitre 12 est évidemment un tournant dans les Actes — de tournant en tournant. Nous avions déjà vu que le baptême de Corneille était un moment charnière, puisque les Douze vont cesser d'être la référence. Ce qui est étonnant, c'est qu'on avait remplacé Judas en choisissant Matthias, comme si le collège des Douze devait rester à douze. Là, un apôtre est mis à mort, et on ne le remplace pas, parce qu'on sent bien qu'on est en train de glisser. Pierre va lui-même s'effacer, et la place va être donnée à Paul. On voit bien une Église qui va s'émanciper peu à peu de sa configuration d'origine et s'ouvrir à une forme de diversité.

Le premier voyage missionnaire (Actes 13–14)

Nous allons bientôt nous retrouver à Antioche : Paul et Barnabé vont repartir à Antioche, et c'est d'Antioche que va se dérouler le premier voyage. C'est un petit voyage par rapport aux suivants, qui vont emmener Paul jusqu'à Athènes, Corinthe, etc.

L'itinéraire

Paul part du port de Séleucie, le port d'Antioche, avec Barnabé. Barnabé est chypriote : il emmène donc Paul à Chypre. Ils abordent à Salamine et traversent l'île jusqu'à Paphos. Puis ils repartent vers les provinces qu'on appelle à l'époque la Cilicie et la Pisidie. Nous sommes en Turquie : c'est à la fois le sud de la Turquie et, pour la Pisidie, au-delà des monts Taurus, les hauts plateaux de l'Anatolie. Voyez, ils abordent à Pergé, ils vont jusqu'à Antioche de Pisidie, puis dans trois villes : Iconium, Lystre et Derbé. Toutes ces villes sont citées dans les Actes des Apôtres. Ce sera toujours très difficile, parce que les persécutions vont les rattraper. Ils vont rebrousser chemin et repartir vers Antioche. C'est un voyage relativement limité, mais déjà extrêmement typique.

Une méthode missionnaire

C'est donc la montée en puissance de l'évangélisation des nations, avec pour acteur principal Paul — nous l'avons déjà dit plusieurs fois. C'est l'évangélisation des non-juifs qui va se déployer, conformément à ce qui a été annoncé par le Christ lui-même, qui s'est choisi Paul pour l'évangélisation des non-juifs. Une évangélisation qui a été inaugurée par l'épisode du baptême et de l'effusion de l'Esprit chez Corneille.

Ce premier voyage va installer un mode d'action de Paul assez constant dans les villes où il arrive. Il commence d'abord par se rendre à la synagogue. Le succès est parfois mitigé, parfois c'est pire. Il y a des conversions — il y a des sommaires de Luc qui nous disent que la communauté s'accroît —, mais en même temps il y a de très fortes résistances, qui obligent toujours Paul à repartir et à changer de ville.

Au fil de ce premier voyage, l'autorité de Paul va croître et celle de Barnabé peu à peu décliner. On n'entendra plus parler de Barnabé après le premier voyage, puisque nous

verrons que Paul et Barnabé se disputent avant le deuxième voyage : Barnabé part avec Marc, Paul part avec Silas et n'emmène plus Barnabé.

Chypre : Sergius Paulus et le magicien Élymas

Nous arrivons donc… je suis allé trop vite. J'ai perdu une diapositive, mais je vais y arriver. Voilà, c'est ça qui me perturbait.

Barnabé, je vous l'ai dit, est chypriote, et il entraîne Paul à Chypre. Ils débarquent à Salamine. Là aussi, ils s'adressent aux juifs présents, puis vont trouver à Paphos, à l'ouest de l'île de Chypre, le responsable romain, qui s'appelle Sergius Paulus. Chez Sergius Paulus, il y a un magicien qui s'adonne à son art, qui s'appelle Élymas, et qui perçoit évidemment la venue de Paul et de Barnabé comme une menace pour son art.

Dans les vies parallèles de Pierre et de Paul, nous avions vu Pierre affronter le magicien Simon, qui voulait lui acheter la puissance de l'Esprit — la simonie. Voyez : là aussi, un magicien s'oppose à Paul, et Paul, pour manifester sa puissance, va imposer à ce magicien ce que lui-même a vécu : il va le rendre aveugle. Cette cécité impressionne le proconsul Sergius Paulus, qui va se convertir.

Saül devient Paul

C'est à partir de ce moment-là que Saül devient Paul. Certains historiens ont suggéré que c'était une forme d'adoubement par ce proconsul converti ; certains sont même allés jusqu'à parler d'une adoption. C'est sûrement exagéré. Le plus vraisemblable, c'est que le double nom n'est pas une exception dans l'Empire gréco-romain. Les juifs gardent leur nom juif, mais pour être reconnus aussi par les Grecs, surtout quand ils sont citoyens romains comme Paul, ils adoptent également un nom grec. Donc, à partir du moment où la mission fait sortir Paul du judaïsme pour s'adresser aux Grecs, Saül devient Paul.

Le voyage aurait pu se poursuivre autrement, mais tous les biographes sont bien d'accord là-dessus : Sergius Paulus est un personnage attesté — Légasse développe bien cela dans son ouvrage. On a retrouvé un certain nombre d'inscriptions qui l'attestent, qui nous donnent ses dates et ses origines : il est originaire de Pisidie. On peut donc imaginer que Sergius Paulus a encouragé Paul à aller sur les terres dont il venait, d'où l'embarquement à partir du port de Paphos vers le sud de l'actuelle Turquie, pour aller vers Antioche de Pisidie — l'actuelle ville de Yalvaç, comme on dit en Turquie.

Marc, qui les accompagnait, quitte l'équipe à ce moment-là, peut-être un peu las : Chypre, c'était relativement confortable — on part en bateau, on est accompagné dans l'île. Quand il s'agit de marcher à pied pour traverser le Taurus, c'est une autre paire de manches.

Antioche de Pisidie : le premier discours de Paul

Ils finissent par arriver à Antioche de Pisidie, et Paul se rend à la synagogue. Il y a là une habitude que l'on connaît aussi par l'Évangile : à la synagogue, on proclame un texte de la Torah, puis un texte des Prophètes, et assez souvent le chef de la synagogue invite un participant, ou même un voyageur de passage — c'est le cas ici —, à prendre la parole pour commenter le texte qui vient d'être lu.

Nous avons donc là le premier discours de Paul. Vous avez dans les Actes plusieurs discours de Paul, et nous aurons à la fin des Actes des plaidoiries, puisqu'il ira de procès en procès, d'emprisonnement en emprisonnement. Voyez là aussi le parallèle entre les vies de Pierre et de Paul : nous avions eu un premier discours de Pierre après l'événement de la Pentecôte ; nous avons ici un premier discours de Paul, qui s'adresse, dans une synagogue, à des juifs ou en tout cas à des sympathisants. Le discours suivant, nous le verrons la semaine prochaine, c'est le discours de Paul à l'Aréopage d'Athènes : cette fois, il est devant des philosophes non juifs. Et le troisième, c'est le discours d'adieu, lorsqu'il termine son troisième voyage, devant les anciens d'Éphèse, qu'il fait venir dans la ville de Milet : c'est un discours de Paul à des chrétiens. Il est intéressant de regarder ces trois discours, parce qu'évidemment on ne s'y prend pas de la même façon lorsqu'on s'adresse à des juifs non convertis, à des païens ou à des chrétiens récemment convertis.

Dans ce premier discours de Paul — comme dans celui de Pierre, c'est saint Luc qui écrit —, nous avons une construction rhétorique extrêmement solide, en trois parties : « Hommes d'Israël », « Frères », et encore « Frères ». Nous avions vu la même démarche chez Pierre : on s'adresse à un peuple et, en même temps, on s'inclut dans ce peuple. Après le chemin de Damas, Paul se sent toujours pleinement frère des hommes d'Israël : le chemin de Damas ne l'a pas exclu de la communauté des Hébreux.

Il se livre d'abord à une longue évocation de l'histoire du peuple. Je ne sais pas quel texte a été lu à la synagogue, mais il évoque l'Exode, il évoque les Juges — vous savez que, lorsque Moïse meurt avant d'arriver en Terre promise, c'est Josué qui lui succède, et qu'avant les rois d'Israël, ceux qui détiennent le pouvoir sont les Juges : c'est le livre des Juges dans la Bible. Puis il va jusqu'à la royauté, en évoquant Saül et le prophète Samuel, puis David. David va évidemment lui permettre d'aller jusqu'à Jésus, le fils de David.

Paul évoque ensuite, dans ce discours, le rôle de Jean-Baptiste. C'est intéressant, parce que nous sommes là sous la plume de Luc : il n'y a pas une seule mention de Jean-Baptiste dans toutes les épîtres de Paul, mais on sait l'importance que l'évangéliste Luc a accordée à Jean-Baptiste dans son Évangile. Il situe donc Jean-Baptiste à la charnière entre cette histoire du peuple — les prophètes, les rois — et Jésus.

Dans une deuxième partie, il en vient à la Passion et à la Résurrection. Nous retrouvons ce que nous avions déjà noté : l'expression du kérygme. « Ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a ressuscité et l'a exalté. » Ce qui est intéressant, c'est que la façon

dont Paul formule le kérygme est un copier-coller de la façon dont Pierre l'avait formulé : Luc veut aussi montrer l'unité de cette première Église, qui partage vraiment un même cœur de la foi.

Dans la troisième partie, il parle de la rémission des péchés obtenue par la croix, et il dit : « Ce que vous n'avez pu obtenir par la loi de Moïse, c'est par lui que quiconque croit l'obtient. » Nous sommes là dans un thème très cher à Paul, qui sera très développé dans l'épître aux Romains : c'est la foi en Jésus qui sauve, ce ne sont pas les œuvres.

Ce discours entraîne des conversions, et il y a du monde d'intéressé, puisqu'on demande à Paul de revenir au sabbat suivant pour reprendre sa prédication. Mais il y a quand même un certain nombre de juifs qui trouvent cette prédication excessive, à la limite du blasphème. Il y a une prise à partie un peu virulente, et c'est là que Paul dit à son auditoire qui conteste : « C'est à vous d'abord qu'il fallait annoncer la parole de Dieu. Puisque vous la repoussez et ne vous jugez pas dignes de la vie éternelle, eh bien, nous nous tournons vers les païens. » Et il cite Isaïe : « Je t'ai établi lumière des nations. »

La question du « petit reste »

Vous voyez, chez Paul, il y a toujours cette tension autour d'une question centrale : pourquoi les juifs refusent-ils de reconnaître le Christ, alors que les païens vont plus facilement l'accueillir ? On voit bien que la tension entre Paul et la synagogue, que nous retrouverons la semaine prochaine, c'est la tension entre l'élection d'Israël et l'universalité du salut.

Il faut sans doute imaginer un combat intérieur chez Paul. Il est persuadé qu'une fois convertis au Christ, ce seraient les juifs qui seraient les plus aptes à annoncer Jésus. Parce que c'est bien ce que lui vit : sa connaissance du judaïsme, de la Torah et des Prophètes lui permet vraiment de lire dans la vie de Jésus et dans les événements de cette vie l'accomplissement du salut promis. N'oublions pas que Jésus — c'est un autre évangéliste, saint Jean, dans l'épisode de la Samaritaine — dit à la Samaritaine : « Le salut vient des Juifs. » Il y a sans doute cette conviction qui demeure quelque part dans l'héritage culturel et religieux de Paul, et qui lui pose question.

Mais les Écritures avaient déjà envisagé cette difficulté du peuple juif à assumer les étapes de la révélation : c'est tout le thème, dans les Écritures, du « petit reste ». Vous avez cela chez Amos : « Haïssez le mal, aimez le bien, rétablissez le droit au tribunal ; peut-être le Seigneur aura-t-il pitié du reste de Joseph. » Le peuple trahit l'Alliance, mais il y a un petit reste. Ou encore chez Isaïe : « Il adviendra, en ce jour-là, que le reste d'Israël et les rescapés de la maison de Jacob s'appuieront vraiment sur le Seigneur. » On a donc cette idée que Dieu saura trouver dans son peuple un petit reste pour que l'Alliance survive. C'est pour cela que Paul, tout au long de ses voyages, jusqu'à Rome, s'adressera aux païens tout en commençant toujours par s'adresser aux juifs et par se rendre à la synagogue.

Le pardon, fruit de la Résurrection

Dès ce premier discours, la théologie de Luc, derrière les mots de Paul, articule la Passion, la Résurrection et le pardon. Le pardon apparaît comme le fruit de la Résurrection. J'ai noté cette phrase de Marguerat, dans son étude des Actes, que je trouve intéressante :

> *Dans l'initiative de Dieu relevant celui qu'Israël a refusé, la grâce prime sur l'échec, le pardon sur la faute. Attacher ensemble résurrection, conversion et pardon des péchés — à quoi on peut ajouter le don de l'Esprit — dénote une pensée théologique qui situe dans l'exaltation pascale le foyer de la sotériologie.*

C'est un peu compliqué : la sotériologie, c'est la science du salut — *sôtêr*, c'est le sauveur. Autrement dit, pour Paul, dans son discours à Antioche de Pisidie, c'est la Résurrection qui ouvre les portes du pardon. Et Marguerat termine en disant :

> *Le dépassement des fautes est la concrétisation ordinaire de la résurrection dans l'existence humaine.*

C'est une phrase qui m'a donné à penser, et je vous la livre : « Le dépassement des fautes est la concrétisation ordinaire de la résurrection dans l'existence humaine. »

Iconium et Lystre : Paul et Barnabé pris pour des dieux

Revenons à Antioche de Pisidie. Les conversions sont nombreuses, mais certains juifs fomentent une persécution, et nous voyons Paul et Barnabé quitter Antioche de Pisidie en faisant ce que le Christ avait recommandé à ses disciples dans l'Évangile : ils secouent la poussière de leurs pieds, et ils partent vers Iconium, l'actuelle ville de Konya, en Turquie.

Vous avez là la guérison d'un impotent. À nouveau, dans le parallèle des vies de Pierre et de Paul : comme Pierre avait rendu la mobilité à l'impotent de la Belle Porte, Paul va guérir un impotent. On retrouve la même dynamique : un impotent de naissance, un paralysé, qui se dresse d'un bond, avec toujours en arrière-plan le signe messianique : « les boiteux marchent ».

Ce prodige va susciter l'admiration des païens, et ils sont tellement admiratifs qu'ils se disent que ce sont sans doute des dieux qui leur arrivent en la personne de Paul et de Barnabé. J'imagine que Barnabé devait se tenir un peu calme aux côtés de Paul, avec une stature assez imposante : ils pensent que c'est Zeus. Et comme Paul prend la parole et se fait le messager, ils pensent que c'est Hermès, le dieu de la communication et du message. Ils préparent donc une célébration, ils vont chercher des prêtres, des taureaux, et ils sont prêts à rendre un culte à Paul et à Barnabé comme à des dieux.

Tous les deux sont évidemment horrifiés, et Paul les arrête. C'est un petit discours, mais il est intéressant parce qu'il annonce le discours de Paul aux païens à l'Aréopage

d'Athènes. Devant des païens qui s'apprêtent à sacrifier un taureau, il ne peut pas revenir sur l'histoire du peuple et sur l'Écriture. Il va plutôt s'attacher à prêcher le Dieu créateur et le Dieu bienfaisant. Nous sommes assez proches — nous y reviendrons — du dieu des stoïciens : un Dieu qui est le grand horloger de l'univers et qui fait en sorte que l'univers puisse continuer de vivre selon ses besoins.

La persécution va quand même les rejoindre, puisque des gens suivent leur itinéraire et les rattrapent. Là, c'est assez rude dans le texte : Paul est lapidé, il est laissé pour mort, et c'est carrément une petite résurrection, puisqu'on nous dit qu'il se releva. Ils partent alors vers Derbé.

Le retour : confirmer les Églises

Puis ils reviennent sur leurs pas. C'est un peu curieux : ils sont partis persécutés, et plutôt que d'aller directement vers la mer pour repartir, ils remontent leur itinéraire et retraversent chacune des villes où ils sont déjà passés. C'est une démarche que nous retrouverons à plusieurs reprises, et qui marque aussi quelque chose dans l'histoire de l'Église : la foi des Églises doit être confirmée. Quand le pape part en voyage, c'est ce qu'il fait : il se rend dans une Église autrefois fondée et il confirme les fidèles dans la foi. Nous verrons Paul, à plusieurs reprises, retourner dans des communautés qu'il a fondées pour les confirmer dans leur foi.

Et comme on voit bien qu'il faut organiser cette Église — c'est discret dans les Actes, mais vous l'avez ici —, on confie les diverses communautés créées à des anciens, les *presbyteroi*, d'où vient notre mot « prêtres ». C'est sans doute calqué sur l'Église de Jérusalem : lorsque Pierre a quitté Jérusalem pour Rome, il a confié la communauté à Jacques et à des anciens.

Les Actes, je vous l'ai dit, font très peu allusion à l'organisation de l'Église naissante : il y a l'institution des Sept, et ici la mention des *presbyteroi*. On trouve davantage de choses dans les épîtres dites pastorales, c'est-à-dire les épîtres adressées à une personne particulière : les épîtres à Tite et à Timothée. On les appelle pastorales justement parce qu'elles organisent un peu la vie des communautés. Mais les exégètes sont assez unanimes : ces épîtres dites pastorales ne sont pas de la main de Paul ; elles sont plus tardives et dues à son école. Dans les lettres authentiques de Paul, comme dans les Actes, il y a donc très peu de mentions de l'organisation de l'Église naissante.

Voilà pour l'itinéraire : ils sont allés jusqu'à Derbé, ils remontent par Iconium, par Antioche de Pisidie, par Pergé, et ils reprennent le bateau jusqu'à Antioche de Syrie, d'où ils étaient partis.

Le concile de Jérusalem (Actes 15)

La communauté d'Antioche a continué de se développer, et commence à se poser la question de la façon dont il faut accueillir les non-juifs dans l'Église naissante.

Deux questions : la circoncision et les viandes sacrifiées

Il y a deux questions, sans doute rassemblées par Luc, qui se sont probablement posées à des moments différents : la question de la circoncision et la question des interdits alimentaires.

La circoncision, pour la culture hébraïque, c'est évidemment le signe de l'Alliance. Peut-on entrer dans le peuple de l'Alliance sans passer par la circoncision ?

Puis il y a la question des interdits alimentaires. Les convertis, évidemment, ne vont pas célébrer le culte des idoles. Mais dans ces cultes, on sacrifie des animaux, dont les viandes sont ensuite vendues au marché — on les appelle, d'un mot savant, les *idolothytes*. Du coup, bon nombre de convertis continuent d'acheter au marché de la viande qui a été sacrifiée aux idoles. Est-ce possible ?

Ces deux questions se posent et donnent lieu à des approches un peu différentes, si bien qu'on décide qu'il faut poser la question à l'Église de Jérusalem. Paul et Barnabé repartent d'Antioche pour Jérusalem : c'est l'épisode — je termine par là aujourd'hui — qu'on appelle, de façon un peu abusive, le concile de Jérusalem. C'est la première rencontre de tous les responsables de cette première Église autour d'une question.

Une Église de Jérusalem partagée entre deux partis

L'Église de Jérusalem est partagée entre deux partis. D'un côté, les Hébreux, Israélites, descendants d'Abraham, parmi lesquels ceux que Paul va appeler les « colonnes » de l'Église — Pierre, Jean et Jacques —, qui ont une ligne assez modérée. De l'autre, les pharisiens convertis, qui sont sur une ligne beaucoup plus rigoriste.

Il faut dire qu'il y a eu un renforcement d'une forme de rigueur après les guerres juives. C'est ce que vous racontent les livres des Maccabées : un épisode terrible, où Antiochos Épiphane fait entrer dans le Temple une statue de Zeus. Cela crée un émoi considérable. Et une fois que les juifs ont repris en main leur destin, il y a une revendication d'une pureté de la foi juive extrêmement rigoureuse.

Il y a donc un parti plus modéré et un parti plus rigoriste. Et la question est : faut-il passer par la circoncision pour devenir disciple du Christ, c'est-à-dire entrer d'abord dans le peuple de l'Alliance ? Et quelle attitude adopter vis-à-vis des viandes offertes en sacrifice ?

Le débat : Pierre, Paul et Barnabé, Jacques

Vous avez donc un débat : c'est le premier concile. Vous avez d'abord le discours de Pierre — sa dernière intervention dans les Actes. Pierre s'appuie sur le récit de la conversion de Corneille. Il en appelle à son expérience : il a dialogué, il a rencontré un non-juif non circoncis, il a été témoin de la venue de l'Esprit sur ce non-juif, ce qui l'a amené à le baptiser. Il faut donc trouver un chemin. Il dit que les juifs eux-mêmes ont du mal à appliquer toutes les prescriptions de la Loi : pourquoi soumettre les païens à ce joug ? Et il termine par une formule qui fait écho à ce que disait déjà Paul à Antioche de Pisidie : « C'est par la grâce du Seigneur Jésus que nous croyons être sauvés, exactement comme eux. » Ce n'est pas par le respect de la Loi, c'est par la grâce de Jésus.

Ensuite, les Actes nous disent qu'il y a un discours de Paul et de Barnabé, mais nous n'en avons pas le texte. Sûrement font-ils appel au récit de ce qu'ils ont vécu : ils racontent les conversions dont ils ont été témoins à Antioche et lors du premier voyage missionnaire.

Puis vous avez une longue intervention de Jacques, ce « frère du Seigneur », ce cousin de Jésus, qui va lui aussi défendre une ligne plutôt modérée.

Vient alors la délibération. Il y a la question posée, différents discours, puis on délibère, et seuls quelques interdits sont retenus — je cite : « s'abstenir de ce qui a été souillé par les idoles, des unions illégitimes, des chairs étouffées et du sang ». Et Jacques termine par une phrase qui montre que c'est quand même un peu compliqué et ambigu : « Car depuis les temps anciens, Moïse a dans chaque ville ses prédicateurs, qui le lisent dans les synagogues tous les jours de sabbat. » C'est-à-dire que Jacques veut bien manifester qu'il n'est pas en train d'abolir la Loi. Il y a un assouplissement de tel ou tel précepte, mais la loi de Moïse continue d'être enseignée dans les synagogues.

Ce que dit l'épître aux Galates

C'est donc une présentation assez apaisée du concile. Cela n'a pas dû être aussi simple dans les faits. Sans doute d'ailleurs les deux questions, la circoncision et la consommation des viandes sacrifiées, n'ont-elles pas été traitées en même temps.

On peut confronter le récit du concile de Jérusalem dans les Actes avec l'épître aux Galates, où Paul pose la question — non pas celle de la circoncision, mais uniquement celle des repas — et de façon très polémique à l'égard de Pierre. Dans l'épître aux Galates, Paul raconte qu'alors que les choses ont l'air à peu près réglées, Pierre vient à Antioche et mange à la table des païens ; puis des gens de Jérusalem arrivent, Pierre a un peu peur de créer des tensions, et finalement on sépare à nouveau les convives à table. Il y a alors une prise de bec assez vive entre Pierre et Paul.

Mais dans les Actes de Luc, on est du côté de l'union et de la communion : il n'y a aucune mention de cet épisode, il faut aller le chercher dans les épîtres de Paul. En tout

cas, c'est une belle idée : on se met tous d'accord, tout a l'air de bien se passer. Dans les faits, comme dans la suite de l'histoire de l'Église, cela a sans doute été un peu plus rude.

La lettre aux communautés

Après la délibération, on rédige une lettre pour les communautés. C'est intéressant, parce que c'est une tradition que nous avons gardée : vous avez un concile, vous avez un synode, et après le synode, le pape rédige généralement une exhortation, une sorte de lettre. On rédige donc une lettre, dont nous avons le texte dans les Actes des Apôtres. Le père Cothenet se demande même s'il ne s'agit pas d'une pièce qui se trouvait peut-être dans des archives d'Antioche, que Luc aurait pu consulter. Et l'on charge Paul, Barnabé, Silas et Jude d'aller transmettre cette lettre à Antioche.

Une méthode de discernement en Église

Ce qui est intéressant, c'est que nous avons là une première délibération en Église, un premier travail de discernement. On en avait peut-être eu un premier avec l'élection de Matthias, mais nous avons vu qu'il avait été tiré au sort. Alors, comment cela se passe-t-il ? Est-ce que cela pourrait toujours se passer ainsi, en Église et au-delà de l'Église ?

D'abord, le désaccord n'est ni tu ni résolu arbitrairement. Pour vivre en Église, s'il y a une difficulté, il faut la poser. On ne s'est pas contenté de dire : « Jacques, tu vas décider. »

Ensuite, la parole des diverses parties est prise en compte. Paul et Barnabé disent bien l'impossibilité qu'il y aurait à imposer la circoncision à des païens. Mais les Judéens plus traditionnels disent leur impossibilité de concevoir qu'on puisse entrer dans cette religion — car pour l'instant le christianisme n'est pas séparé du judaïsme — sans passer par la circoncision, qui est la marque de l'Alliance. Chacun peut donc exprimer ce qui le touche.

Ensuite, le critère de discernement, on va le chercher dans l'Écriture, mais aussi dans l'expérience. On regarde ce que dit l'Écriture, et on regarde ce qui a été vécu : par Pierre dans le baptême de Corneille, par Paul et Barnabé dans la conversion des païens au cours de la mission.

Au bout de tout cela, c'est quand même le ministère compétent qui va prendre la décision : c'est Jacques. Il y a donc à la fois un travail d'écoute, un travail de participation, et à un moment il faut trancher. Si Jacques s'était exprimé dès le début, cela aurait été arbitraire. Là, la parole de Jacques va essayer de prendre en compte ce qui a été partagé.

Puis on cherche un compromis. Un compromis, ce n'est pas de la compromission : c'est un beau mot, « compromis ». C'est ce qu'on se promet ensemble pour continuer de

vivre ensemble. Est-ce qu'on sait faire des compromis ? Est-ce qu'on sait en faire en Église ?

Enfin, la résolution est notifiée, pour en garder trace, et on la transmet.

En tout cas, cela vaut la peine de revisiter cet épisode de la première Église, parce qu'il y a là quelque chose du gouvernement de l'Église et du discernement en Église qui nous est dit à travers ce très beau texte.

Voilà, je vous laisse là-dessus pour ce soir. Nous repartirons en voyage la semaine prochaine, et je donne la parole à Marie-Lise. La technique est pour l'instant à la hauteur. Je ne mets rien à l'écran pour l'instant. Marie-Lise, tu me diras quand ça doit partir. Alors, dis-nous ce que tu vas nous montrer.

Une œuvre d'art : *Les Adieux de saint Pierre et saint Paul*, de Jean Boucher

MARIE-ELISE

Alors, ce soir, comme on a beaucoup parlé des deux grandes figures de Pierre et de Paul, nous allons voir un tableau de Jean Boucher, peintre natif de Bourges, qui les représente avant leur martyre. Ce tableau, intitulé *Les Adieux de saint Pierre et saint Paul*, se trouve dans l'église Saint-Bonnet.

CLAUDE

Petite excursion : c'est moins loin que Jérusalem !

MARIE-ELISE COURMONT

La composition du tableau

Voilà. Nous allons regarder d'un peu près ce tableau, qui va effectivement nous parler des rapports entre Pierre et Paul.

Le tableau, comme vous le voyez, est composé de trois bandes horizontales de tailles différentes : en haut, le ciel avec les anges ; ensuite, une bande centrale de personnages qui forment un peu comme une barrière ; et enfin les deux personnages importants que sont Pierre et Paul. Mais il est aussi divisé verticalement : comme vous le voyez, il y a une ligne qui passe par le drapeau et par le soldat qui est au milieu, et qui sépare l'espace. Il y a un intervalle, un espace, entre Pierre et Paul.

En haut, donc, un drapeau et deux angelots qui portent des couronnes et des palmes : c'est le ciel qui se réjouit d'avance et va accueillir dans la gloire ces deux disciples, qui ont suivi le Christ jusqu'à en mourir.

La bande suivante, avec des personnages dont un certain nombre de soldats, nous évoque le contexte historique : celui de Rome après l'incendie de la ville sous le règne de

Néron, et la persécution des chrétiens qui a suivi. Pierre et Paul sont à Rome à cette époque, et ils seront martyrisés entre les années 64 et 67 après Jésus-Christ.

Pierre et Paul séparés…

C'est la troisième bande que nous allons regarder de plus près, celle qui met en scène les deux apôtres. Mon propos, c'est plutôt de dire que le peintre les a représentés à la fois séparés et unis.

Ils sont d'abord séparés visuellement, parce qu'ils sont placés, comme nous l'avons vu, de part et d'autre d'une ligne, avec un espace entre eux. Il y a ensuite leurs différences : différence d'âge, différence de posture. L'un est assis : vous voyez qu'il a déjà les pieds cloués en vue de sa crucifixion — c'est Pierre. Paul, lui, est à genoux ; vous voyez qu'il a l'épaule et le bras dégagés : il sera décapité. Des différences aussi dans les vêtements : Pierre est pratiquement dénudé, tandis que Paul porte un vêtement assez lumineux, brillant ; il est vêtu, sauf effectivement le bras et le cou, pour évoquer sa décapitation prochaine.

Ces différences et cette séparation nous rappellent tout ce que Claude nous a dit depuis déjà plusieurs séances : tout oppose ces deux hommes. Simon est un pêcheur galiléen. Il a vécu à Capharnaüm, sur les bords du lac de Tibériade. C'est un homme sans culture, mais il a été le premier, avec son frère André, à laisser ses filets pour suivre Jésus, et il a été présent à tous les moments importants, avec Jacques et Jean. Saul, au contraire, est un juif de la diaspora, pharisien, citoyen de la ville de Tarse, en Asie Mineure : un aristocrate de culture grecque, un orateur, un citoyen romain, et il n'a pas connu Jésus. Voyez : tout les oppose.

Et dans les Actes, nous voyons — c'est ce que vient de dire Claude — que l'Évangile est d'abord adressé aux juifs, puis élargi aux païens, et que, sur la question de l'attitude à avoir à leur égard, Pierre et Paul se sont opposés. Même si Pierre, nous l'avons vu au concile de Jérusalem, a apporté par son expérience de l'eau au moulin de Paul, on sait par la lettre aux Galates qu'ils se sont affrontés à propos des repas avec les païens.

… et unis

Mais regardons aussi tout ce qui les unit. Dans cet espace qui est entre eux, on peut regarder les mains, la poignée de main qui les réunit ; les tissus de leurs vêtements, qui se rejoignent en bas du tableau ; la main de Pierre, posée au sol, qui comble le vide. Et surtout, on peut regarder l'intensité des regards qu'ils se portent mutuellement.

Au-delà de ce qui les sépare, au-delà de leurs différences, ce qui les réunit, c'est cette appartenance au Christ, et cette foi, ce kérygme qu'ils ont proclamé tous deux. Tous deux ont vu leur vie bouleversée par l'appel du Christ. Tous deux ont fait l'expérience de la présence du Christ ressuscité et ont été envoyés par lui : Pierre après son reniement, au bord du lac de Tibériade, et Paul sur la route de Damas. C'est pourquoi l'Église les fête

ensemble le 29 juin, comme les deux piliers de l'Église, en reconnaissant leurs missions comme complémentaires.

Les clés et l'épée

Il y a deux éléments dans le tableau qui rappellent ces missions complémentaires. Vous voyez les clés ? Croyez-moi sur parole…

UN PARTICIPANT

Mais elles sont là, elles sont là, les clés !

MARIE-ELISE

Oui, voilà. Il y a des clés qui gisent sur le sol. Elles rejoignent la tradition, cette manière que l'on a de représenter Pierre toujours avec des clés, et qui prend sa racine dans l'Évangile. Vous savez, quand Jésus demande : « Pour vous, qui suis-je ? », Pierre répond : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Et Jésus lui répond :

> *Heureux es-tu, Simon fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. Et moi, je te le déclare : tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et la puissance de la Mort ne l'emportera pas sur elle. Je te donnerai les clés du royaume des cieux : tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux.*

Voilà donc la mission de Pierre : c'est la primauté de Pierre, et Paul s'en remettra toujours à l'Église de Jérusalem. Dans le tableau, cela est signifié par la façon dont Paul s'incline légèrement vers Pierre, en mettant la main sur sa poitrine.

Quant à Paul, il est toujours représenté avec une épée. Ici, Paul lui-même ne tient pas l'épée : c'est le soldat derrière lui. Bien sûr, l'épée rappelle son martyre, mais elle fait aussi allusion à ce qu'il dit dans son épître aux Éphésiens, où il leur conseille de revêtir l'armure de Dieu ; il dit notamment : « Recevez le casque du salut et le glaive de l'Esprit, c'est-à-dire la parole de Dieu » (Éphésiens 6). Et dans l'épître aux Hébreux, cette parole est qualifiée de « vivante, énergique et plus tranchante qu'aucun glaive à deux tranchants ». C'est pour cela que l'on représente Paul avec une épée. Paul sera donc un infatigable missionnaire, portant la Parole, à travers ses voyages, jusqu'aux extrémités de la terre.

Une invitation à l'unité

Cette représentation des adieux de Pierre et Paul est une invitation, pour l'Église d'aujourd'hui, à vivre dans l'unité. Cela rejoint le message du pape Léon XIV pour la centième Journée mondiale des missions, le 18 octobre dernier, qui a pour titre : « Un dans le Christ, unis dans la mission ». En voici un extrait, tiré de sa prière :

> *Père saint, accorde-nous d'être un dans le Christ, enracinés dans son amour qui unit et renouvelle. Fais que tous les membres de l'Église soient unis dans la mission, dociles à l'Esprit Saint, courageux dans le témoignage de*

> *l'Évangile, annonçant et incarnant chaque jour ton amour fidèle pour toute créature.*

Conclusion : Pierre et Paul, l'institution et la mission

CLAUDE BERRUER

Voilà. On peut aussi chercher les très nombreuses autres représentations de Pierre et Paul. Il y en a souvent, notamment à l'époque romane — par exemple dans l'Indre, dans l'église de Baumier [nom à vérifier] —, et il y en a d'autres. On a toujours les clés pour Pierre, et Paul est souvent représenté avec de petites ailes : Pierre, c'est l'institution, il a les clés ; Paul, c'est le mouvement, le voyage.

On voit bien que les deux sont indissociables. Si vous avez Pierre tout seul, vous risquez d'avoir une institution immobile, pesante, inerte : on a besoin de Paul pour que l'Église aille vers les périphéries. Et si vous aviez Paul tout seul — ce qui n'arrive jamais dans les Actes, et Luc y insiste beaucoup —, Paul, pour ne pas se disperser, pour ne pas s'égarer, a besoin de la stabilité, de l'ancrage dans l'Église de Jérusalem.

Finalement, la vie de l'Église, c'est cette tension — au bon sens du terme, car la tension, c'est aussi ce qui nous permet d'être vivants — entre la stabilité d'une institution et l'audace d'une mission, entre Pierre et Paul. Voilà de belles figures.

Voilà, nous en avons terminé pour ce soir.